

# APTAR

CERCLES DE LECTURE

Proche et lointain **XXe siècle**

**TCHEKHOV**

## **LA MOUETTE**



La Mouette dessinée par Fiodor Schechtel,  
devenue l'emblème du Théâtre d'art de Moscou.

Samedi 22 janvier de 14h à 15h30, à la librairie V.O. à Lille

Samedi 30 janvier en distanciel par zoom, de 18h à 20h

# CORPUS D'OUVERTURE

Deux extraits de *La Mouette*  
lus par ; Michelle Leblanc, Raphaëlle Pignarre, Albert Rombeaut,  
Henry Ambrosy, Bernard et Françoise Gomez

Acte I  
version originale de 1895

**Premier passage dans la traduction, inédite, de Stéphane Poliakov**

Personnages

(sont surlignés les noms usuels caractérisant les personnages dans la pièce)

Irina Nikolaïevna **Arkadina** ou Trepleva par son mari, actrice.

Konstantin Gavrilovitch **Treplev**, jeune homme, fils d'Arkadina.

Piotr Nikolaïevtich **Sorine**, frère d'Arkadina.

**Nina** Mikhaïlovna Zarechnaïa, jeune fille, fille d'un riche seigneur propriétaire.

Ilia Afanasievitch **Chamraïev**, lieutenant à la retraite, intendant du domaine de Sorine.

Polina Andreïvna, femme de Chamraïev.

**Macha**, fille de Chamraïev.

Boris Alekseïevitch **Trigorine**, homme de lettres.

Evgueni Sergueïevitch **Dorn**, médecin.

Sémion Sémionovitch **Medvedenko**, instituteur.

Iakov, travailleur manuel.

Un cuisinier.

Une femme de chambre.



*La mise en scène de Stanislavski et Nemirovitch-Dantchenko au Théâtre d'art de Moscou, en 1898.*



*La mise en scène de Thomas Ostermeier en 2016 au Théâtre de l'Odéon. Sur le plateau, un artiste plasticien évoquait progressivement au rouleau le décor initial..., avant de tout recouvrir de noir.*



*La mise en scène et film scénique de Cyril Teste (2020).*

*Un coin de parc dans la propriété de Sorine. Une large allée mène au fond du parc, s'éloignant des spectateurs, vers le lac. Elle est barrée par des tréteaux, assemblés à la hâte pour un spectacle privé si bien que l'on ne voit plus du tout le lac. Des buissons, à gauche et à droite de la scène. Quelques chaises, une petite table.*

*Le soleil vient de se coucher. Sur scène, derrière le rideau baissé, Iakov et d'autres ouvriers. On entend tousser, des coups de marteau.*

Les numéros précédant les répliques en établissent le décompte dans le texte.

22. TREPLEV. Si Zarechnaïa est en retard, bien sûr, tout l'effet sera perdu. Elle devrait déjà être là. Son père et sa belle-mère la surveillent et il lui est aussi difficile de s'évader de chez elle que d'une prison. (*Il ajuste la cravate de son oncle.*) Tu as la tête et la barbe tout ébouriffées. Il faudrait te couper les cheveux, la barbe, tu sais...

23. SORINE (*peignant sa barbe*). C'est la tragédie de ma vie. Même jeune, j'avais l'air de quelqu'un qui boit comme un trou, et puis voilà. Les femmes ne m'ont jamais aimé. (*Il s'assied.*) Pourquoi ma sœur est-elle fâchée ?

24. TREPLEV. Pourquoi ? Elle s'ennuie. (*Il s'assied à côté de Sorine.*) Elle est jalouse. Elle est déjà remontée contre moi, contre le spectacle, contre ma pièce parce que Zarechnaïa pourrait plaire à son homme de lettres. Elle ne connaît pas ma pièce, mais elle la déteste déjà.

25. SORINE (*riant*). Tu inventes, tu sais...

26. TREPLEV. Elle s'agace déjà à l'idée que c'est Zarechnaïa, et non pas elle, qui va avoir du succès sur cette petite scène. (*Il regarde sa montre.*) C'est un cas psychologique curieux que ma mère. Elle a du talent, sans conteste, elle est intelligente. Elle est capable de fondre en larmes en lisant un livre, de te réciter tout Nekrassov par cœur. Elle veille les malades comme un ange. Mais va-t'en un peu dire du bien de la Duse devant elle ! Oh là là ! Il ne faut dire du bien que d'elle seule. Il ne faut écrire que sur elle, crier, s'enflammer pour son jeu extraordinaire dans *La Dame aux camélias* ou dans *Le Parfum de la vie*. Mais comme cet opium n'existe pas ici à la campagne, elle s'ennuie, devient méchante. Nous voilà tous ses ennemis. Tous coupables. Et puis, elle est superstitieuse. Elle a peur des trois bougies, du 13 de chaque mois. Elle est avare. Elle a soixante-dix milles roubles sur un compte à Odessa. Je le sais de source sûre. Mais va lui demander de te prêter de l'argent... Elle se mettra à pleurer.

27. SORINE. Tu t'es mis en tête que ta pièce ne plairait pas à ta mère et tu te fais déjà du souci. Calme-toi. Ta mère t'adore.

28. TREPLEV (*effeuillant les pétales d'une fleur*). Elle m'aime, un peu, beaucoup, à la folie, pas du tout. (*Il rit.*) Tu vois ma mère ne m'aime pas. Et comment ! Elle veut vivre, aimer, porter des corsages clairs. Et moi, j'ai vingt-cinq ans. Je lui rappelle sans cesse qu'elle n'est plus toute jeune. Sans moi, elle n'a que trente-deux ans et quand je suis là, elle en a quarante-trois. Voilà pourquoi elle me déteste. Elle sait aussi que je méprise le théâtre. Elle aime le théâtre. Elle a l'impression de servir l'humanité, l'art sacré, alors que pour moi le théâtre moderne n'est que routine et préjugé. Quand le

rideau se lève et qu'à la lumière artificielle du soir, ces grands talents, ces prêtres de l'art sacré se mettent à montrer, dans une pièce à trois pans de murs, comment les gens mangent, boivent, aiment, marchent, portent leur veste ; quand, à partir de phrases et de tableaux vulgaires, ils partent à la pêche à la morale, une morale petite, confortable et facile à comprendre, utile dans le quotidien ; quand, avec mille variantes, on me sert sans cesse la même chose, la même chose et encore la même chose, alors je fuis. Je fuis, comme Maupassant fuyait la Tour Eiffel qui lui comprimait le cerveau de sa vulgarité.

29. SORINE. On ne peut pas vivre sans théâtre.

30. TREPLEV. Il faut de nouvelles formes. De nouvelles formes. Et s'il n'y en a pas, il vaut mieux qu'il n'y ait rien du tout. (*Il regarde sa montre.*) J'aime ma mère, je l'aime fort. Mais elle fume, elle boit, vit ouvertement avec son homme de lettres. On malmène sans cesse son nom dans les journaux. Cela me fatigue. Parfois, c'est simplement l'égoïsme de l'homme ordinaire qui parle en moi. Il m'arrive de regretter que ma mère soit une actrice célèbre. J'ai l'impression que si c'était une femme ordinaire, je serais plus heureux. Mon oncle, que peut-il y avoir de plus désespérant et de plus stupide que cette situation ? Il m'arrive de me retrouver chez elle au milieu de ses invités, tous artistes ou écrivains. Je suis le seul à n'être rien parmi eux. On me tolère parce que je suis son fils. Qui suis-je ? Qu'est-ce que je suis ? J'ai quitté l'université en troisième année pour des raisons, comme on dit, indépendantes de la volonté de la rédaction. Je n'ai aucun talent, pas le moindre sou. D'après mon passeport, je suis bourgeois de Kiev. C'est mon père qui était enregistré comme bourgeois de Kiev, même si, lui aussi, était un acteur célèbre. En voyant, dans son salon, tous ces acteurs, ces écrivains m'accorder une once de leur attention, j'avais l'impression de les voir mesurer ma nullité de leur regard. Je devinais leur pensée et cette humiliation me faisait souffrir...

31. SORINE. A ce propos, dis-moi, quel genre d'homme est-ce que cet écrivain ? Je n'arrive pas à le cerner. Il n'ouvre pas la bouche.

32. TREPLEV. C'est un homme intelligent, simple, un peu mélancolique, tu sais. Quelqu'un de très bien. Il est encore loin des quarante ans, mais il est déjà célèbre et rassasié jusqu'à la gueule... Il ne peut boire que de la bière et n'aimer que des femmes qui ne sont plus de la première jeunesse. Pour ses écrits... Comment dire ? C'est bien tourné, plein de talent... mais... après Tolstoï ou Zola, on n'a guère envie de lire du Trigorine.

33. SORINE. Moi, mon petit, j'aime bien les écrivains. Fut un temps où je rêvais passionnément de deux choses : me marier et devenir un homme de lettres. Je n'ai réussi à faire ni l'une, ni l'autre. Oui. Mais, en fin de compte, on doit éprouver un certain plaisir même à être un petit écrivain.

34. TREPLEV (*tendant l'oreille*). J'entends des pas... (*Il serre son oncle dans ses bras.*) Je ne peux pas vivre sans elle. Même le bruit de ses pas est beau... Je suis follement heureux. (*Il part vite à la rencontre de Nina Zarechnaïa qui entre.*) Ma fée, mon rêve...

35. NINA (*agitée*). Je ne suis pas en retard... Bien sûr que je ne suis pas en retard...

36. TREPLEV (*lui baisant les mains*). Non, non, non...

37. NINA. Je me suis inquiétée toute la journée. J'avais si peur ! Je craignais que mon père ne me laisse pas partir... Mais il vient de partir avec ma belle-mère. Le ciel est rouge. La lune commence à se lever. J'ai fouetté mon cheval, je l'ai fouetté. (*Elle rit.*) Mais je suis contente. (*Elle serre la main de Sorine avec force.*)

38. SORINE (*riant*). Ces petits yeux sont pleins de larmes, à ce que je crois... Hé-hé ! Ce n'est pas bien !

39. NINA. Ce n'est rien... Voyez comme j'ai du mal à respirer. Je dois partir dans une demi-heure. Il faut nous dépêcher. Non, non, n'essayez pas de me retenir ici. Mon père ne sait pas que je suis ici.

40. TREPLEV. C'est vrai, il est temps de commencer. Il faut dire à tout le monde de venir.

41. SORINE. J'y vais, et puis voilà. Sur le champ. (*Il part vers la droite et chante.*) « En France, deux grenadiers... » (*Il regarde autour de lui.*) Un jour, que je chantais exactement comme ça, un procureur-adjoint me dit : « Votre excellence, vous avez la voix forte... ». Et, après un instant de réflexion, il ajoute : « Mais... désagréable ». (*Il rit et s'en va.*)

42. NINA. Mon père et sa femme ne me permettent pas de venir ici. Ils disent qu'ici, c'est la bohème... Ils ont peur que je devienne actrice... Mais moi, je suis attirée ici, vers ce lac, comme une mouette... Mon cœur est plein de vous. (*Elle regarde autour d'elle.*)

43. TREPLEV. Nous sommes seuls.

44. NINA. Je crois qu'il y a quelqu'un là-bas....

45. TREPLEV. Personne

*Un baiser.*

46. NINA. Quel arbre est-ce ?

47. TREPLEV. Un orme.

48. NINA. Pourquoi est-il si sombre ?

49. TREPLEV. C'est le soir. Tous les objets s'assombrissent. Je vous en prie, ne partez pas trop tôt.

50. NINA. Je ne peux pas.

51. TREPLEV. Et si je venais chez vous, Nina ? Je resterais toute la nuit debout dans le parc. Je ne quitterais pas votre fenêtre des yeux.

52. NINA. C'est impossible. Le gardien vous remarquerait. Trésor ne s'est pas encore habitué à vous, il se mettrait à aboyer.

53. TREPLEV. Je vous aime.

54. NINA. Chut...

Le même passage dans la traduction d'André Markowicz et Françoise Morvan, (Arles, Actes Sud, coll. Babel, 1996) se trouve pp. 24 à 30.

---

Le second extrait introducteur est tiré de l'acte III de  
*La Mouette*, version originale de 1895  
traduite par André Markowicz et Françoise Morvan  
(*op. cit.* pp. 83 à 88)

En voici le climax émotionnel  
(*ibid.* p. 86-87).

Treplev (*ironiquement*). Les talents authentiques ! (*En colère.*) J'ai plus de talent que vous tous, tant qu'on y est ! (*Il arrache son bandage.*) Vous, les routiniers, vous vous êtes emparés de la première place dans l'art et vous ne considérez comme légitimes et authentiques que ce que vous faites vous-mêmes, le reste, vous l'opprimez et vous l'écrasez ! Je ne vous reconnais pas ! Je ne vous reconnais pas, ni toi ni lui !

Arkadina. Décadent !...

Treplev. Retourne-y, à ton cher théâtre, et va jouer tes pièces minables et sans talent !

Arkadina. Jamais je n'ai joué dans des pièces comme ça. Laisse-moi ! Toi, même un vaudeville minable, tu n'es pas fichu de l'écrire. Bourgeois de Kiev ! Parasite !

Treplev. Avare !

Arkadina. Miteux !

*Treplev s'assied et pleure doucement.*

Nullité ! (*Après avoir fait quelques pas, émue*). Ne pleure pas. Il ne faut pas que tu pleures. (*Elle pleure.*) Il ne faut pas pleurer... (*Elle lui embrasse le front, les joues, la tête.*) Mon petit enfant, pardon... Pardonne ta pécheresse de mère. Pardonne-moi, malheureuse que je suis.

Treplev (*l'étreignant*). Si tu savais ! J'ai tout perdu. Elle ne m'aime pas, ça y est, je ne peux plus écrire... tous mes espoirs sont brisés...

Arkadina. Ne te désespère pas... Tout va s'arranger. Il va partir avec moi, elle se remettra à t'aimer. (*Elle essuie ses larmes*). Ça va aller. Ça y est, nous sommes réconciliés.

Treplev (*l'embrassant*). Oui, maman.

# CORPUS DE DÉCOUVERTE

*La Mouette*  
Acte premier

La pièce dans la pièce

**Traduction inédite de Stéphane Poliakov**

N.B. Les répliques qui appartiennent à la pièce de Tréplev, jouées par Nina, sont composées par des caractères différents, et légèrement décalées.

---

Distribution du cercle de lecture à distance :

Cécilia Dauge, Michèle Duval, Florian Frin, Renaud Guillaume, Amélie Jegouic, Thibaut Julian, Pierre-Francois Leroux, Daniel Loayza, Pascale Mahyeux, Mélina Marcel, Safaa Mehdada, Léo Meunier, Théo Moreau, Agathe Richard, Brigitte Verpraet.

---

84. ARKADINA (*à son fils*). Mon cher fils, quand donc commençons-nous ?

85. TREPLEV. Dans une minute. Un peu de patience.

86. ARKADINA (*récitant un passage d'Hamlet*). « Oh ! ne parle plus, mon fils. — Tu tournes mes regards au fond de mon âme, — et j'y vois des taches si noires et si tenaces que rien ne peut les effacer ! »

87. TREPLEV (*extrait d'Hamlet*). « Et tout cela pour vivre — dans la sueur fétide d'un lit immonde, — dans une étuve d'impureté... » *On joue du cor derrière les tréteaux.*

Mesdames et Messieurs, nous commençons. Je vous demande toute votre attention.

*Pause.*

Je commence (*Il frappe à l'aide d'une baguette et parle fort.*) O vous, anciennes ombres vénérables, vous qui, la nuit, volez au-dessus de ce lac, endormez-nous. Faites-nous voir en rêve ce qui adviendra dans deux cents mille ans !

88. SORINE Il n'y aura rien dans deux cents mille ans.

89. TREPLEV Et bien représentez-nous ce rien.

90. ARKADINA. Allez-y. Nous sommes endormis.

*Le rideau se lève. On découvre la vue sur le lac, la lune au-dessus de l'horizon, son reflet dans l'eau. Nina Zarechnaïa est assise sur une grosse pierre, tout de blanc vêtue.*

91. NINA. Les hommes, les lions, les aigles et les perdrix, les cerfs cornus, les oies, les araignées, les poissons silencieux qui peuplent les eaux, les étoiles de mer et ceux que l'œil ne peut apercevoir, bref, toutes les vies, toutes les vies, toutes les vies, ayant parcouru leur triste cycle, sont éteintes... Mille siècles déjà que la terre ne porte plus

aucun être vivant à sa surface et cette lune pâle allume en vain sa lanterne. Dans le pré, les cigognes ne s'éveillent plus en un cri et l'on entend plus les grillons de mai sous les tilleuls. Tout est froid, froid, froid. Vide, vide, vide. Terrifiant, terrifiant, terrifiant.

*Pause*

Les corps des êtres vivants ont disparu, tombés en poussière, la matière éternelle les a transformés en pierres, en eau, en nuages et leurs âmes se sont fondues en une seule âme unique. L'âme universelle du monde, c'est moi..., moi... Il y a en moi, l'âme d'Alexandre le Grand, celle de Jules César, de Shakespeare, de Napoléon et celle du dernier vermisseau. En moi, se sont fondus les consciences des hommes et les instincts des animaux. Je me souviens de tout, de tout, de tout et chacune de ces vies en moi-même, je les revis.

*On voit apparaître des feux de marécages*

92. ARKADINA (*à voix basse*) C'est quelque chose de décadent.

93. TREPLEV (*implorant, d'un air de reproche*) Maman !

94. NINA Je suis seule. Une fois tous les cent ans, j'ouvre la bouche pour parler. Ma voix résonne tristement dans ce désert vide et personne ne l'entend... Même vous, pâles lueurs, vous ne m'entendez pas... La pourriture des marais vous fait naître, au petit matin, et vous errez jusqu'à l'aurore, mais sans pensée, sans volonté, sans l'agitation de la vie. Craignant qu'en vous n'apparaisse la vie, le père de la matière éternelle, le diable, à chaque instant, produit en vous, comme pour les pierres ou l'eau, une circulation d'atomes qui vous modifie continuellement. Dans l'univers entier, seul reste, immuable et constant, l'esprit.

*Pause*

Tel un prisonnier, jeté dans un puits vide, profond, je ne sais où je suis, ni ce qui m'attend. La connaissance d'une seule chose ne m'est pas scellée : dans cette lutte cruelle, sans merci, avec le diable – principe des forces matérielles – mon destin sera de vaincre. Après quoi la matière et l'esprit s'uniront dans l'harmonie la plus parfaite et viendra le règne de la volonté du monde. Mais cela n'advient qu'après une longue suite de millénaires, quand, peu à peu, la Lune, le clair Sirius et la Terre seront tombés en poussière... Mais d'ici là, l'horreur, l'horreur...

*Pause. Sur le fond du lac deux points rouges apparaissent.*

Voici qu'approche mon puissant adversaire, le diable. Je vois ses yeux terrifiants, écarlates...

95. ARKADINA. Ça sent le soufre. C'est prévu ?

96. TREPLEV. Oui.

97. ARKADINA (*riant*). Eh ! bien. Quel effet !

98. TREPLEV. Maman !

99. NINA Il s'ennuie sans l'homme...

100. PAULINA ANDREÏEVNA (*s'adressant à Dorn*). Vous avez ôté votre chapeau. Remettez-le, vous allez prendre froid.
101. ARKADINA. Le docteur a ôté son chapeau devant le diable, le père de la matière éternelle.
102. TREPLEV (*s'emportant, à voix haute*). La pièce est terminée ! Cela suffit ! Rideau !
103. ARKADINA Pourquoi te mets-tu en colère ?
104. TREPLEV. Cela suffit ! Rideau ! Baisse le rideau ! (*Tapant du pied.*) Rideau ! *Le rideau tombe.* C'est ma faute. Je n'ai pas tenu compte du fait que seuls de rares élus peuvent écrire des pièces et les jouer sur scène. J'ai brisé le monopole ! Je... je... (*Il veut ajouter quelque chose, mais fait un geste de la main et part par la gauche.*)
105. ARKADINA. Qu'est-ce qu'il lui prend ?
106. SORINE. Irina, ma belle. On ne peut pas traiter ainsi l'amour-propre d'un jeune homme.
107. ARKADINA. Qu'est-ce que je lui ai dit ?
108. SORINE. Tu l'as vexé.
109. ARKADINA. Il nous avait lui-même prévenu qu'il s'agissait d'une plaisanterie. C'est ce que j'ai fait. J'ai considéré sa pièce comme une plaisanterie.
110. SORINE. Tout de même...
111. ARKADINA. Et voilà, maintenant, qu'il a écrit une grande œuvre ! Voyez-vous ça ! Cela veut dire qu'il a mis sur pied ce spectacle, diffusé cette odeur de soufre, non pas par goût de la plaisanterie, mais par provocation... Il voulait nous faire la leçon pour nous apprendre comment il faut écrire et comment il faut jouer. Mais à la fin, cela commence à bien faire. Ces attaques incessantes contre moi, ces piques. Merci bien. N'importe qui en aurait assez. Quel gamin capricieux et orgueilleux !
112. SORINE. Il voulait te faire plaisir.
113. ARKADINA. Ah ! oui ? Pourtant, il n'a pas choisi une pièce ordinaire. Non, il nous a obligé à écouter ce délire décadent. Par plaisanterie, moi, je suis prête à entendre n'importe quoi. Mais là, ce sont des prétentions à de nouvelles formes, à une époque nouvelle de l'art ! A mon avis, il n'y a aucune forme nouvelle là-dedans. C'est simplement son mauvais caractère.
114. TRIGORINE. Chacun écrit comme il veut, comme il peut.
115. ARKADINA. Qu'il écrive comme il veut ou comme il peut. Mais qu'il me laisse tranquille.
116. DORN. Jupiter, tu te courrouces...
117. ARKADINA. Je ne suis pas Jupiter. Je suis une femme. (*Elle allume une cigarette.*) Je ne mets pas en colère. Je trouve simplement dommage qu'un jeune homme passe son temps à des choses aussi ennuyeuses. Je ne voulais pas le vexer.

118. MEDVEDENKO. Personne n'a le droit de séparer l'esprit de la matière dans la mesure où l'esprit lui-même n'est peut-être qu'un agglomérat d'atomes matériels. (*Vivement, s'adressant à Trigorine.*) Par contre, vous savez, si l'on pouvait décrire, dans une pièce, et puis jouer sur scène la vie de quelqu'un comme moi, la vie d'un instituteur. Une vie difficile, difficile !

119. ARKADINA. C'est juste. Mais ne parlons ni de pièces, ni d'atomes. La soirée est si belle ! Vous entendez, messieurs ? On chante. (*Elle tend l'oreille.*) Comme c'est beau !

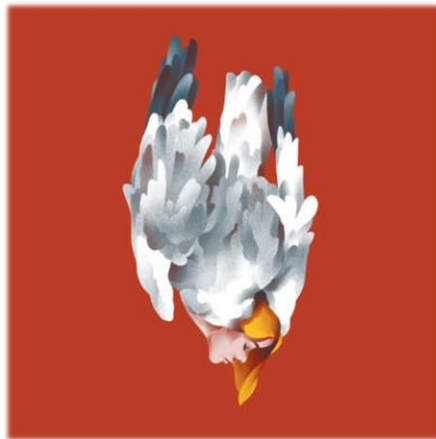
120. POLINA ANDREÏEVNA. Cela vient de l'autre rive.

*Pause.*

121. ARKADINA (*à Trigorine*). Asseyez-vous près de moi. Il y a dix - quinze ans, ici sur le lac, on entendait constamment jouer de la musique et chanter, presque tous les soirs. Il y a six propriétés seigneuriales ici le long de ces rives. Je me souviens des rires, du bruit, des coups de feu et toutes ces histoires d'amour, ces histoires d'amour... Le jeune premier, l'idole de ces six propriétés, le voilà, c'était lui, je vous le présente (*Elle fait un signe de tête vers Dorn*), le docteur Evgueni Sergueitch. Il est encore très séduisant, mais alors il était irrésistible. Mais je commence à avoir mauvaise conscience. Pourquoi donc ai-je offensé mon pauvre petit garçon ? Je m'inquiète. (*D'une voix forte.*) Kostia ! Mon fils ! Kostia !

122. MACHA. Je pars à sa recherche.

(...)



*Affiche de Martin Lebrun pour La Mouette m.e.s. par Cyril Teste au Théâtre des Célestins à Lyon.*

Anton TCHEKHOV

*La Mouette*  
Acte IV

*Deux années se sont écoulées entre le troisième et le quatrième acte.*

Extrait (trois pages environ avant la fin)

*Tous les personnages présents sur scène précédemment sont partis.  
Sur scène ne reste que Treplev seul, assis à son bureau.*

TREPLEV (*s'apprêtant à écrire et parcourant des yeux ce qu'il a déjà écrit.*) – J'ai tellement parlé de nouvelles formes et maintenant je sens que moi-même je glisse peu à peu vers la routine. (*Il lit.*) « L'affiche clamait sur la palissade... Son visage pâle, encadré par ses cheveux noirs... » Clamait, encadré... C'est mauvais. (*Il raye.*) Je commencerai par la façon dont le héros a été réveillé par le bruit de la pluie. Tout le reste : à la poubelle. La description du soir de lune est longue et raffinée. Trigorine s'est inventé des procédés d'écriture. C'est facile pour lui... Il lui suffit du goulot d'une bouteille brisée qui brille sur le barrage, de la roue du moulin qui s'obscurcit : et voilà une nuit de pleine lune toute prête. Moi, j'ai besoin de la lumière vacillante, du doux scintillement des étoiles et des sons lointains du piano, se perdant dans la douceur de l'air parfumé... Quelle torture !

*Pause.*

Oui, j'en viens de plus en plus à la conviction qu'il ne s'agit pas d'anciennes ou de nouvelles formes, mais que l'être humain écrit sans penser à aucune forme. Il écrit parce que cela coule librement de son âme.

*Quelqu'un frappe à la fenêtre la plus proche du bureau.*

Qu'est-ce que c'est ? (*Il regarde par la fenêtre.*) On ne voit rien.... (*Il ouvre la porte vitrée et regarde dans le jardin.*) Quelqu'un vient de descendre les marches en courant. (*Il appelle.*) Qui est là ? (*Il sort. On entend ses pas rapides sur la terrasse. Une demi-minute plus tard, il revient avec Nina Zarechnaïa.*)

Nina ! Nina !

*Nina pose sa tête sur sa poitrine et sanglote avec retenue.*

(*Touché.*) Nina ! Nina ! C'est vous... vous... Je le pressentais. Toute la journée, j'avais le cœur terriblement lourd. (*Il lui ôte son chapeau et sa pèlerine.*) Ma bonne, ma sans-pareille, elle est venue ! Ne pleurons pas, ne pleurons pas.

NINA. – Il y a quelqu'un ici.

TREPLEV. – Personne.

Marcel NINA. – Fermez la porte, sinon quelqu'un va rentrer.

TREPLEV. – Personne n'entrera.

NINA. – Je sais qu'Irina Nikolaïevna est ici. Fermez la porte...

TREPLEV (*il ferme la porte de droite à clef, s'approche de la porte de gauche*). – Il n'y a pas de serrure ici. Je vais bloquer la porte avec un fauteuil. (*Il place un fauteuil près de la porte.*) N'ayez crainte, personne n'entrera.

NINA (*elle regarde fixement son visage*). – Laissez-moi vous regarder. (*Elle regarde autour d'elle.*) Il fait chaud, cela fait du bien... Avant, ici c'était un salon. J'ai...

TREPLEV. – Oui... vous avez maigri et vos yeux sont devenus plus grands. Nina, c'est étrange de vous voir. Pourquoi m'interdisiez-vous votre porte ? Pourquoi n'êtes-vous pas venue plus tôt ? Je sais que vous êtes là depuis près d'une semaine... Tous les jours, je suis allé chez vous plusieurs fois, j'étais sous vos fenêtres comme un mendiant.

NINA. – J'avais peur que vous ne me haïssiez. Chaque nuit, je fais un rêve où vous me regardez et vous ne me reconnaissez pas. Si vous saviez ! Depuis mon arrivée, je n'ai fait que marcher ici... près du lac. Plusieurs fois, je me suis retrouvée près de votre maison, mais je ne me décidai pas à rentrer. Asseyons-nous.

*Pause.*

Asseyons-nous et parlons, parlons. Il fait bon ici, il fait chaud, on se sent comme chez soi... Vous entendez le vent ? Il y a chez Tourgueniev un passage : « Heureux celui qui en de pareilles nuits est à l'abri sous le toit d'une maison, il a un coin chaud à lui. » Je suis une mouette... Non, ce n'est pas ça. (*Elle se frotte le front.*) Qu'est-ce que je disais ? Ah ! oui... Tourgueniev... « Et que Dieu vienne en aide à tous les errants sans abri... » Ce n'est rien. (*Elle sanglote.*)

TREPLEV. – Nina, vous recommencez... Nina !

NINA. – Ce n'est rien, cela me soulage... Cela fait deux ans que je n'ai pas pleuré. Hier, tard le soir, je suis allée voir dans le jardin si notre théâtre était toujours là. Il est toujours debout. J'ai pleuré pour la première fois en deux ans. Cela m'a apaisé. J'ai senti que tout était plus clair dans mon âme. Vous voyez, je ne pleure déjà plus. (*Elle le prend par la main.*) Ainsi, vous voilà écrivain... Vous êtes écrivain, je suis une actrice... Nous voilà tous deux pris dans ce tourbillon... Je vivais dans la joie, comme un enfant. Je me réveillais le matin et je me mettais à chanter. Je vous aimais, je rêvais de gloire. Et maintenant ? Demain matin très tôt je dois partir à Iélets<sup>1</sup> en troisième classe... avec les paysans. Et à Elets des marchands cultivés vont me courtiser avec insistance. Qu'elle est grossière, la vie !

TREPLEV. – Pourquoi à Elets ?

NINA. – J'ai signé un contrat pour tout l'hiver. Il est temps de partir.

---

<sup>1</sup> Petite ville de 45 000 habitants à l'époque à 300 km au sud de Moscou.

TREPLEV. – Nina, je vous ai maudite, haïe, j’ai déchiré vos lettres et vos photographies, mais chaque minute j’avais conscience que mon âme était liée à vous pour toujours. Je ne peux pas cesser de vous aimer, Nina. C’est au-dessus de mes forces. Depuis que je vous ai perdue et que j’ai commencé à publier, la vie m’est insupportable, je souffre... C’est comme si ma jeunesse avait été arrachée et que j’avais déjà vécu au monde quatre-vingt dix ans. Je vous appelle, j’embrasse la terre que vous avez foulée de vos pieds, où que je regarde je vois votre visage, ce doux sourire qui m’a éclairé dans les meilleures années de ma vie...

NINA (*déboussolée*). – Pourquoi est-ce qu’il dit cela ? Pourquoi est-ce qu’il dit cela ?

TREPLEV. – Je suis seul. Aucune attache ne me réchauffe. J’ai froid comme dans un souterrain et quoi que j’écrive, c’est sec, rance, morne. Restez ici, Nina, je vous en prie ou bien permettez-moi de partir avec vous ! *Nina met rapidement sa pèlerine et son chapeau.* Nina, pourquoi ? Au nom du ciel, Nina... (*Il la voit s’habiller.*)

*Pause.*

NINA. – Mes chevaux sont près du portail. Ne me raccompagnez pas, j’irai toute seule... (*A travers ses larmes.*) Donnez-moi de l’eau...

TREPLEV (*il lui donne à boire*). – Où partez-vous maintenant ?

NINA. – En ville. *Pause.* Irina Nikolaïevna est ici ?

TREPLEV. – Oui... Jeudi, mon oncle ne s’est pas senti bien. Nous lui avons télégraphié pour qu’elle vienne.

NINA. – Pourquoi dites-vous que vous avez embrassé la terre que j’ai foulée ? On devrait me tuer. (*Elle se penche sur la table.*) Je suis tellement fatiguée ! Si je pouvais me reposer... me reposer ! (*Elle relève la tête.*) Je suis une mouette... Ce n’est pas ça. Je suis une actrice. Mais oui ! (*Entendant le rire d’Arkadina et de Trigorine, elle tend l’oreille, puis court vers la porte de gauche et regarde par le trou de la serrure.*) Il est là, lui aussi... (*Revenant vers Treplev.*) Mais oui... Ce n’est rien... Oui... Il ne croyait pas au théâtre. Il ne faisait que rire de mes rêves et peu à peu, moi aussi, j’ai cessé de croire et j’étais désespérée... Ajoutez les soucis de l’amour, la jalousie, une peur constante pour le petit... Je suis devenue mesquine, insignifiante, je jouais sans but... Je ne savais pas quoi faire de mes mains, je ne savais pas me tenir debout sur scène, je ne maîtrisais pas ma voix. Vous ne comprenez pas cet état où tu sens que tu joues terriblement mal. Je suis une mouette. Non, ce n’est pas ça... Vous vous souvenez vous aviez tué une mouette d’un coup de fusil ? Un homme est venu par hasard, il l’a vue et par désœuvrement il l’a fait succomber... C’est un sujet pour une courte nouvelle. Ce n’est pas cela.... (*Elle se frotte le front.*) Qu’est-ce que je disais ?.. Je parlais de la scène. Maintenant, c’est différent... Je suis une véritable actrice, je joue avec délectation, avec enthousiasme. Je m’enivre sur scène et je m’y sens admirablement bien. Maintenant, depuis que je suis ici, je marche à pied, je marche et je réfléchis, je réfléchis et je sens comme de jour en jour les forces de mon âme augmentent... Maintenant, je sais, je comprends, Kostia, que dans notre métier – peu importe si c’est en jouant sur scène ou en écrivant – l’important ce n’est pas la gloire, ni l’éclat,

ni tout ce dont j'ai rêvé, l'important, c'est de savoir endurer avec patience. Sache porter ta croix et aie la foi. J'ai la foi, je souffre moins et quand je pense à ma vocation, je n'ai pas peur de la vie.

TREPLEV (*avec tristesse*). – Vous avez trouvé votre voie. Vous savez où vous allez et moi j'erre encore dans le chaos des rêves et des images, sans savoir à quoi et à qui cela pourrait être utile. Je n'ai pas la foi et je ne sais pas en quoi consiste ma vocation.

NINA (*tendant l'oreille*). – Chut... J'y vais... Adieu. Quand je serai une grande actrice, venez me voir jouer. C'est promis ? Et maintenant... (*Elle lui serre la main.*) Il est déjà tard. Je tiens à peine sur mes jambes... Je suis à bout de forces, j'ai faim...

TREPLEV. – Restez, je vous donnerai à dîner.

NINA. – Non, non... Ne me raccompagnez pas, j'irai seule... Mes chevaux sont tout près... Ainsi, elle l'a emmené avec elle ? Bon, ça n'a pas d'importance. Lorsque vous verrez Trigorine, ne lui dites rien du tout... Je l'aime. Je l'aime même plus fort qu'avant... C'est un sujet pour une courte nouvelle... Je l'aime, je l'aime passionnément, je l'aime jusqu'au désespoir. C'était bien avant, Kostia ! Vous vous souvenez ? Cette vie claire, chaude, joyeuse, pure, ces sentiments, des sentiments pareils à des fleurs tendres et splendides... Vous vous souvenez ? (*Elle récite.*)

« Les hommes, les lions, les aigles et les perdrix, les cerfs cornus, les oies, les araignées, les poissons silencieux qui peuplent les eaux, les étoiles de mer et ceux que l'œil ne peut apercevoir, bref, toutes les vies, toutes les vies, toutes les vies, ayant parcouru leur triste cycle, sont éteintes. Mille siècles déjà que la terre ne porte plus aucun être vivant à sa surface et que cette lune pâle allume en vain sa lanterne. Dans le pré, les cigognes ne s'éveillent plus en un cri et l'on entend plus les grillons de mai sous les tilleuls... »

(*Elle serre Treplev dans ses bras par à-coups et part en courant par la porte vitrée.*)

TREPLEV (*après une pause*). – Il ne faudrait pas que quelqu'un la voie dans le jardin et le dise après à maman. Cela peut faire de la peine à maman...

(*Durant deux minutes il déchire en silence tous ses manuscrits et les jette sous le bureau, puis il ouvre la porte de droite et sort.*)

(...)

---

## LA MOUETTE AU THÉÂTRE D'ART DE MOSCOU

### Une pièce devenue mythe fondateur



*Olga Knipper jouait Arkadina à la fameuse reprise de 1898. Tchekhov (ci-dessus à Melikhovo) l'épousera en 1901.*

Au printemps 1892, Tchekhov déménage de l'appartement moscovite où il loge sa famille, vers une propriété abandonnée à la campagne, à Melikhovo, à 80 km de Moscou. Là, il renoue avec sa profession de médecin, soignant les paysans le plus souvent gratuitement. Il coordonne aussi les mesures sanitaires visant à endiguer une épidémie qui n'est pas sans parenté avec l'actuelle covid...

C'est à Melikhovo que le dramaturge termine *La Mouette*, en 1895, d'abord créée à Saint-Petersbourg, en octobre 1896, sans grand retentissement. En revanche la reprise le 17 décembre 1898 au Théâtre d'art de Moscou, co-dirigé Vladimir Nemirovitch-Dantchenko et Constantin Stanislavski, metteur en scène, avec Olga Knipper dans le rôle d'Arkadina, fait entrer la pièce dans l'histoire non seulement du théâtre russe, mais du théâtre mondial.



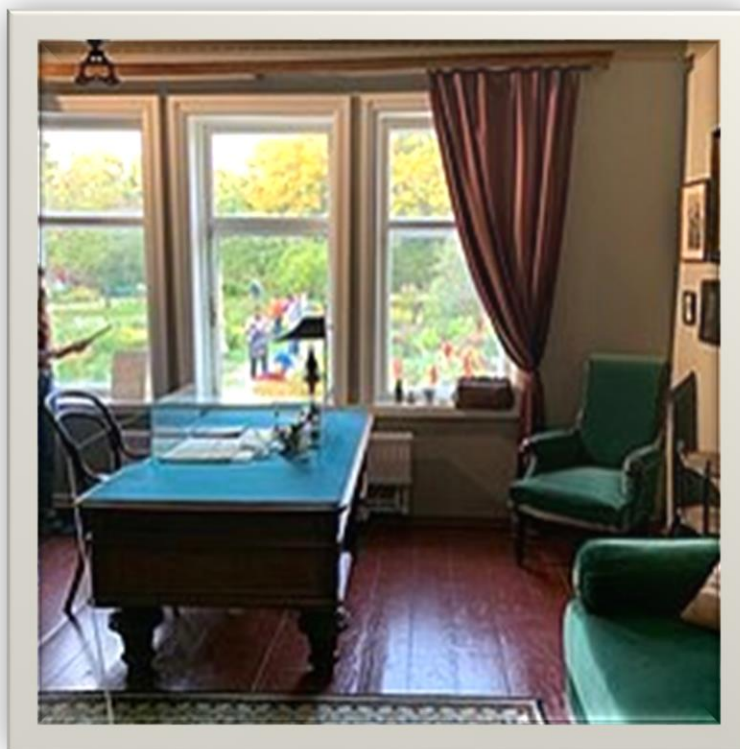
Vsevolod MEYERHOLD, interprète de Tréplev en 1898 (à g.), et Constantin STANISLAVSKI, interprète de Trigorine (à dr.) : de leur dialogue de géants, le premier disciple rebelle et génial du second, naîtra toute la réflexion contemporaine sur le jeu de l'acteur.

*MEYERHOLD mourra exécuté par Staline le 2 février 1940.*





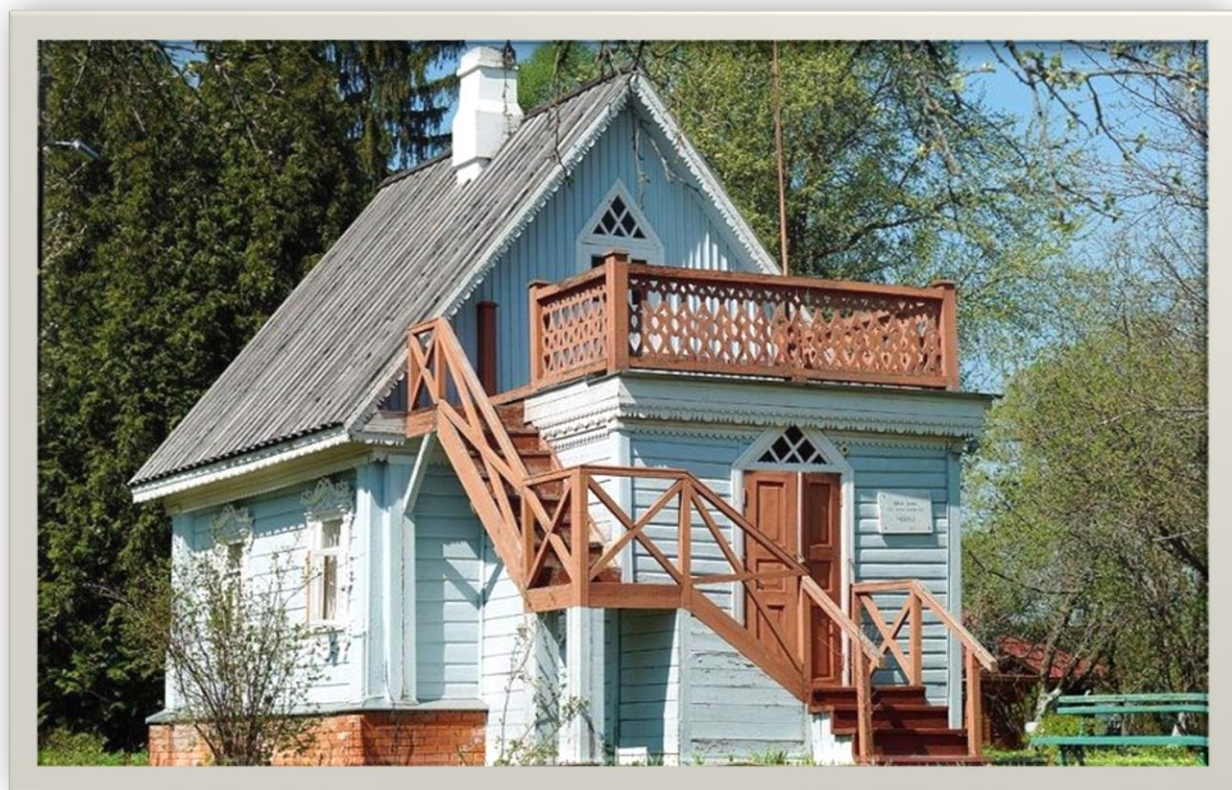
*Melikhovo, la propriété achetée par Tchekhov pour lui et sa famille.  
Aujourd'hui une ville à proximité porte le nom de "Tchekhov".*



*Le bureau de Tchekhov à Melikhovo.*



*Le cabinet médical, dans un autre édifice en bois où Tchekhov recevait gratuitement... et travaillait à contenir les épidémies.*



*La petite maison dans le jardin de la propriété où Tchekhov écrivit La Mouette.*



*Vue aérienne...*



*... et le lac à proximité.*

*Tchekhov meurt de tuberculose à 44 ans, en 1904, à Badenweiler, veillé par Olga Knipper. La dégradation de son état de santé s'était accentuée après le voyage d'enquête de trois mois qu'il avait mené en 1890 dans l'île de Sakhaline, où le régime tsariste exilait les bagnards.*

*Le monument commémoratif de l'hôtel Sommer, dernière résidence de l'écrivain, reprend inévitablement l'envol de la mouette.*

